

**ENTRETIEN** Le réalisateur Pierre Carles et sa productrice, Annie Gonzalez, proposent depuis dix ans un cinéma documentaire critique et atypique, loin du formatage télévisuel.

## « L'humour est une arme subversive »

**POLITIS | Quel est le fil d'Ariane de vos films ?**

**Pierre Carles |** Tous mes films se font faits en réaction au boulot que n'a pas effectué la télévision. En 2003, à l'époque où on a sorti *Attention danger travail*, par exemple, et même pour *Volem rien foutre al país*, en 2004, il n'y avait pas de film de reformulation de la critique du travail. Pareil pour *La sociologie est un sport de combat*, sorti en 2001. À l'époque, il n'existait pas de film de vulgarisation de la sociologie de Pierre Bourdieu.

**Pourquoi avoir choisi l'audiovisuel, mode d'expression coûteux et complexe ?**

**P. C. |** Cela m'excite probablement plus de transgresser des interdits : il y a des choses dont on ne parle pas dans l'audiovisuel, il n'y a pas d'enquête audiovisuelle critique sur les grands groupes français, les dirigeants politiques et médiatiques. Ou alors vingt ans après, quand les scandales sont passés ou quand les protagonistes sont morts. Nous, nous essayons de faire ce travail-là, qui n'est pas désiré par la télévision.

**Annie Gonzalez |** Pierre développe une véritable écriture cinématographique dans ses films. Il y a aussi un travail sur l'archive, la mémoire de ce qui existe, un travail de relecture sur les choses qui disparaissent dans le flux télévisuel. Tout ça ne peut pas s'effectuer par l'écrit.

**Comment parvenez-vous à financer vos films ?**

**A. G. |** Les films de Pierre remportent un succès certain au cinéma avec, en moyenne, de 90 000 à 100 000 entrées. *Pas vu pas pris* en a même engrangé 160 000. Mais, en dépit de ces résultats, nos films ne sont pas achetés par la télévision. C'est un cas de figure absolument atypique. Nous sommes donc financés principalement par les entrées et le fonds public de soutien au cinéma. Nous avons aussi quelques soutiens institutionnels, comme les régions Languedoc-Roussillon et Île-de-France pour le prochain film, plus les recettes des DVD, puisque nous éditons nos propres titres. Sans oublier l'aide de certains particuliers. Mais cela demeure une économie précaire.



Pierre Carles : « Il faut faire confiance à l'intelligence du spectateur. »

COLOMBIER/AFP

**Cette précarité forcée ne vous donne-t-elle pas en contrepartie une certaine liberté ?**

**A. G. |** La façon dont nous travaillons permet du temps, des pauses, des allers-retours, des ouvertures sur des critiques. On peut gérer la temporalité de la réflexion. Le temps de montage peut être long, s'arrêter, donner lieu à des projections avec un public assez large avant de reprendre le travail. Il y a une notion de dynamique, le travail n'est pas axé sur une seule voie, des propositions diverses vont nourrir la réflexion.

**P. C. |** Sans financement de la télévision, on échappe à son contrôle et aussi à une certaine conception du cinéma. On arrive à être toujours dans le doute, la réflexion, pourquoi on fait les choses...

**Quels rapports entretenez-vous avec votre public ?**

**P. C. |** On fait en sorte que nos films soient accessibles, mais on ne réalise pas des films pour faire plaisir au public. On essaie de proposer des œuvres qui vont parfois heurter, dérouter, choquer. Mais nous avons un public qui commence à être

habitué à voir des choses originales. Il sait que ça ne ressemblera pas à ce qu'on voit habituellement à la télévision. Être indépendant, c'est aussi être indépendant de supposées attentes du public. Sinon on tombe dans la démagogie.

**A. G. |** Pierre rencontre énormément les gens lors des débats après les projections. Ce sont aussi des échanges par mail, par téléphone, par courrier ; il y a toute une correspondance qui se crée. Après *Attention danger travail*, nous avons édité un coffret comprenant le film et un autre film avec ce que le public nous avait retourné de son expérience, de ce que l'œuvre lui avait apporté. Ce sont en général des gens concernés, avertis, engagés, des militants.

**Peut-on vous considérer comme un documentariste militant ?**

**P. C. |** Cela dépend ce que l'on met dans le vocable « militant ». Cette étiquette permet souvent de qualifier : « C'est militant, donc ce n'est pas du cinéma. » Après, si l'on milite pour l'intelligence du spectateur, son libre arbitre, pour qu'on ne lui assène pas un discours

préfabriqué, ce qui est souvent le cas de beaucoup de films dits militants, alors j'accepte ce qualificatif. Mais, dans beaucoup de films dits de gauche, on prend le spectateur par la main pour lui dire ce qu'il faut penser. Il faut faire confiance au spectateur, il va être assez intelligent pour éviter les raccourcis simplistes.

**Vous êtes de plus en plus confrontés à la difficulté de montrer vos films...**

**A. G. |** Il y a toujours plus de films en salles. Trouver les écrans pour sortir est de plus en plus dur. Avec l'incapacité de la télévision de fournir un espace de réflexion, les documentaristes sont passés de la télé au ciné. Donc les produits marginaux se retrouvent encore plus marginalisés, par un effet de dominos.

**P. C. |** Nous devons peut-être bientôt acheter un camion de projection et nous promener sur les routes de France. Peut-être que, dans un an, faire des sorties nationales va devenir très compliqué pour nous. Or, notre priorité reste l'interaction avec le public. Que nos films soient sur le Net dans un deuxième temps, pourquoi pas ? Mais, la priorité, c'est que les films soient déjà vus collectivement, ce qui propose au spectateur un autre lien avec l'image.

**Par rapport à ce que vous présentiez il y a dix ans sur la**

### La privatisation de TF1 disséquée

*Fin de concession*, le prochain film de Pierre Carles actuellement en montage, s'intéresse à la privatisation de TF1 en 1987. Première enquête audiovisuelle sur « *un immense scandale* », le film revient sur l'environnement médiatique d'aujourd'hui, la censure, le pouvoir, le contre-pouvoir. Dix ans après *Pas vu pas pris*, *Fin de concession* interroge les caciques de l'audiovisuel grâce à la pugnacité d'un journaliste latino-américain, Carlos Pedro, aux faux airs de Pierre Carles, « *juste un peu plus barbu, avec de grosses lunettes* ». Les rapports de Nicolas Sarkozy avec le groupe Bouygues, les médias, les industriels y sont largement disséqués. Sortie en salles prévue le 2 juin.

...X. F.

## **notion du travail, avez-vous le sentiment d'en avoir parlé avant tout le monde ?**

**P. C. |** J'ai commencé à porter un regard critique sur le travail au moment où je travaillais pour le magazine « Strip-Tease », avec un format court sur la société Domino's Pizza. C'était en 1994, et il n'y avait pas grand monde sur ce terrain-là. C'était encore l'époque Tapie, l'entreprise comme la solution de tous les problèmes sociaux. Il était impensable de formuler une critique du travail ; avoir un emploi permettait de consommer, donc d'être heureux. La télé ne réalise pas ce boulot ou en contrebände, comme on essayait de le faire à l'époque.

## **Pourquoi la télévision en parle-t-elle aujourd'hui ?**

**A. G. |** Elle n'en parle pas de la même façon. *Attention danger travail*, c'était un point de vue jamais développé, la critique même de l'activité travail et de sa centralité dans la vie de chacun, chose dont on ne parle pas, même aujourd'hui.

**P. C. |** La télévision a produit un grand nombre de films sur des gens qui souffrent parce que leur entreprise ferme, c'est presque devenu un genre. Ces films sous-entendent qu'il n'y a aucune autre solution que de vivre dans le cadre du capitalisme. Mais dès qu'on met un peu d'utopie, ce qu'on a essayé de faire dans *Volem rien foutre al país*, là ça devient inacceptable pour le système. Les films que produit la télé ne remettent jamais en cause fondamentalement le système.

## **Comment les médias, avec l'arrivée d'Internet, ont-ils évolué ces dix dernières années ?**

**P. C. |** Il faut toujours se méfier de ce qui est présenté comme des bouleversements, des révolutions, qui ne sont souvent que des déplacements. Internet a seulement accentué ce qui était déjà visible avant. La censure est passée du « ferme ta gueule » à « cause toujours ». Tu peux dire ce que tu veux sur Internet, c'est noyé dans un flot de propos, donc ce n'est pas dangereux. Le danger de la télévision généraliste dominante, ce qu'elle est toujours, c'est qu'il peut y avoir un large public tombant par hasard sur des propos inhabituels. Là, la censure traditionnelle est encore très présente : on interdit certains propos, certains films. Sur Internet, ce sont toujours les marchands qui reprennent le dessus, et on retrouve les mêmes positions de pouvoir que dans la presse traditionnelle.

## **En dix ans, les rapports de domination, la consanguinité médias-pouvoir ont-ils gagné la partie ?**

**P. C. |** Il ne faut rien attendre des grands médias, et il y aura toujours des gens qui en dominent d'autres. Cela ne va pas nous empêcher de faire de films qui donnent des raisons de croire que tout n'est pas éternel. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas trouvé la solution pour changer la société qu'il ne faut pas continuer à se poser des questions sur les révolutions à faire. On veut le faire avec le rire et l'humour, qui sont des armes très subversives, sur lesquelles le pouvoir a très peu de prise. L'outrance, la farce, ce sont des formes de résistance vraiment intéressantes.

—Propos recueillis par Xavier Frison

<http://atheles.org/cpproductions>,  
[cp-productions@wanadoo.fr](mailto:cp-productions@wanadoo.fr)